

REVUE

d'

HISTOIRE

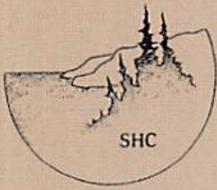
de *Charlevoix*

Numéro 75

Septembre 2011



Robert Cauchon
Peintre maudit? Peintre de génie?



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1 000\$ et plus)

Dr Jean-Luc Dupuis
Casino de Charlevoix

Power Corporation du Canada
Hydro-Québec

Centre santé beauté
Francine Thibeault

Membres bienfaiteurs à vie (1 000\$ et plus)

Alarmes et extincteurs
Charlevoix
Robert Ascah
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemarre
et Janine Tourville
Johanne Bergeron
Rosaire Bertrand
Jean-Pierre Bouchard
Marc Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Rémi Clark

Corporation municipale
de l'Isle-aux-Coudres
Marc DeBlois
Yolande et Pierre Dembowski
Yves Downing
Jean-Claude Dupont
Domaine Forget
Abbé Bertrand Fournier †
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie Charlevoix inc.
Fernand Labrie

Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Monique Larouche
Pierre Legault
L'Héritage canadien du Québec
Ghislaine Le Sauter
Lico imprimeur
Xavier Maldague
Municipalité de
Notre-Dame-des-Monts
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Maurice Potvin

Gilles Poulin
Diane et Jean-François Sauvé
Walter et Mary Schatz
Réjeanne Sheehy
Cyril Simard
Yolande Simard-Perrault
Rita Simard-Smookler
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay
et Yvette Froment
Ville de Clermont
J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 999\$)

Pierre E. Audet
Pierre Beaupré
Hilarion Bergeron
Madeleine Boies-Fortier
Simon Bouchard
et Gilberte Harvey
Léonce Brassard
Caisse populaire de La Malbaie
Victor Cayer
Martial Dassylva

Henri Desmeules
Johanne Desrochers
Geneviève Dufour
Louis Dufour
Thomas Donohue
Simone Éthier-Clarke
Réal Gaudreault
Léonce Gauthier
Hélène Gervais
Magella Girard

Jean Giroux
Raymond Guay
Monique Hervieu
Guy Lachapelle
Fernand Lapointe
Guy Le Rouzès
André Maltais
André Morin
Lyse Nantais-Godin
Gaston Ouellet

Danielle Ouellet
Restaurant Vices Versa
Lorraine Rochette
Martin Rochette
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Jonathan Tremblay
Cédulie Simard

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Louis Asselin
Auberge Fleurs de Lune
Arthur Beaulieu
Jean Bergeron
Louis Bhérier
Bernard Bouchard
et Micheline Dufour
Boulangerie Bouchard
Jean-Paul Boudraux
Ulysse Brassard
Guy Bureau
Paul-André et Danielle Carpentier
Claude L. Casgrain
René Cayer
Henri Chaperon
Chapiteaux du monde
Marc Clotuche
Antoine Desmeules
Germain Desmeules
Marc Desmeules
Claude Despins
Yvon Dubé

Jacques Dufour
Mathias Dufour
Luc Filion
Rodolphe Forget
Denis Fortier
Hélène Fortier
André Gagné
Pierre Gaudreault
Janine Gauthier
Pierre Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Madeleine Guérin
Richard Guèvremont
Claude Harvey
Claude Harvey
Christian Harvey
Daniel Harvey
Hélène Harvey
Hélène et Jean-Luc Harvey
Robert Harvey
Sylvain Harvey

Édith Jean
Esther Jean
Isidore Jean
Lucille Lafond-Colombeau
Claude Lapointe
Daniel Lapointe
Réal Lapointe
Gaston et Micheline Larouche
Michel Leclerc
Jean-Marie Lemieux
Patrick McKenna
Gabrielle Marceau
Robert Marcotte
François Maltais
René Martin
Jean Miller
René Moisan
Jean-Denis et Marthe Paquet
Jean-Pierre Paquet
Philippe Poulin
Claire Renaud-Tardif
Hélène Rochette

Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Municipalité de Saint-Urbain
Yvon Racine
Restaurant et Motel Le Mirage
Carol Richard
Pierre Robert
Jean-Paul Robidoux
Raymond Roussel
Pierre-Paul Savard
Réal St-Laurent
Sébastien Thibeault
Carole Tremblay
Daniel et Jeannine Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Hervé Tremblay
Raymond Tremblay
André Trotier
Gilles Turcotte
Ville de La Malbaie

Revue d'histoire de Charlevoix
Numéro 75, Septembre 2013
15\$ l'exemplaire

Abonnement à la

Revue d'histoire de Charlevoix
35\$ par année/ 4 revues
La Revue d'histoire de Charlevoix est
publiée par la Société d'histoire de
Charlevoix et le Centre de recherche
sur l'histoire et le patrimoine de
Charlevoix.

**Conseil d'administration de la
Société d'histoire de Charlevoix :**
Serge Gauthier (Président)
Raymonde Simard (Vice-présidente)
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier)
Jean-Benoît Guérin-Dubé
Laurence Harvey
Claude Lapointe
Hélène Tremblay

Comité de rédaction de la Revue :
Serge Gauthier
Christian Harvey

Rédaction des textes :
Raymond Falardeau, Serge Gauthier,
Christian Harvey et Gaston Ouellet

Couverture :
« La promenade », oeuvre de Robert
Cauchon. Collection Jean-Luc Dupuis.

Pour nous joindre :
Société d'histoire de Charlevoix
156, de l'Église, La Malbaie (Québec)
G5A 1R4

Téléphone : 418-665-8159
Courriel : shdc@sympatico.ca
Web : www.shistoirecharlevoix.com

Le bureau de la Société d'histoire de
Charlevoix est ouvert sur rendez-vous.
Des frais s'appliquent pour consulter
les archives, sauf pour les membres de
la Société d'histoire de Charlevoix.

**Directeur de la Société,
de la Revue et archiviste :**
Christian Harvey

Les opinions émises dans la revue
n'engagent que leurs auteurs.

Tous droits réservés
Société d'histoire de Charlevoix
Dépôt légal, 3^e trimestre 2013
ISSN 0829-2183
Port de retour garanti.
Envoi poste-publications
Numéro de convention : 42624513

Présentation

Par Christian Harvey

Directeur de la Revue d'histoire de Charlevoix

« C'est en septembre que je me fais la bonne année » chantait Gilbert Bécaud. Après le tohu-bohu de l'été, voilà enfin poindre le visage de l'automne! Une occasion de retrouver, avec plaisir, un nouveau numéro de la Revue d'histoire de Charlevoix. Un beau programme en perspective!

Ce numéro 75 de la Revue d'histoire de Charlevoix consacre une large place à la vie et à l'œuvre de Robert Cauchon (1915-1969). Peintre maudit? Peintre de génie? Vous trouverez dans ce dossier de référence, unique, des réponses. Et surtout, un regard délesté du lourd et pesant carcan de la « peinture populaire » afin de rencontrer l'œuvre méconnue d'un véritable artiste. En page couverture, vous trouverez un tableau magnifique de Robert Cauchon intitulé La promenade. Les pages centrales, toutes en couleur, nous font découvrir des tableaux de l'artiste, tantôt gais tantôt angoissés, provenant d'une collection privée unique.

Le Musée maritime du Québec, de L'Islet-sur-mer, a réalisé dans le cadre d'une toute nouvelle exposition des entrevues auprès des personnalités charlevoisiennes. Nous vous offrons des extraits de ce travail sous la forme de Souvenirs maritimes. Une occasion de rendre hommage à ces bâtisseurs dont le capitaine Fernand Gagnon, constructeur de la goélette Saint-André, qui nous a récemment quitté.

Depuis quelques années, la Société d'histoire de Charlevoix a développé par le biais des Éditions Charlevoix un prolifique travail comme éditeur. Notre spécialiste en histoire militaire, Raymond Falardeau, nous offre en primeur un extrait de son ouvrage à paraître en octobre dans sa chronique consacrée à la rébellion de La Malbaie en 1813. En mai dernier, les Éditions Charlevoix ont publié Des écrits qui dérangent sous la plume de Gaston Ouellet. L'auteur nous offre ici un conte consacré au caribou, la boisson et non pas l'animal. En collaboration avec le Club Bon Cœur des Cardiaques de Charlevoix, les Éditions Charlevoix présentent l'histoire de cette organisation et de quelques acteurs de premier plan. Nous vous offrons en primeur dans les pages de ce numéro 75 un portrait de Réjeanne Labbé décédée cette année. Des livres à vous procurer!

Finalement, ce numéro de la Revue d'histoire de Charlevoix se clôt par la Chronique du livre consacrée plus particulièrement à la collection de l'Histoire des régions du Québec (Montréal, Nord-du-Québec et Centre-du-Québec) et des Contes et légendes (Montréal).

En vous souhaitant, chers lecteurs et lectrices, une agréable lecture!

Table des matières

Le mystérieux Robert Cauchon.....	p. 3
Le légendaire Robert Cauchon.....	p. 5
Robert Cauchon, peintre.....	p. 9
Souvenirs maritimes.....	p. 16
Chronique militaire.....	p. 18
Conte Le Caribou.....	p. 19
Réjeanne Labbé.....	p. 21
Chronique du livre.....	p. 23

Robert Cauchon (1915-1969) Peintre maudit? Peintre de génie?



**ROBERT
CAUCHON**

*Ses secrets
partout qu'il expose
Ce sont des oiseaux déguisés
Son regard embellit
les choses
Et les gens prennent
pour des roses
La douleur dont il est brisé*

Louis Aragon

Mot du Docteur Jean-Luc Dupuis

À mon arrivée dans Charlevoix, je me suis rapidement impliqué au Musée régional Laure-Conan de La Malbaie et par la suite au Musée de Charlevoix dont je suis le président fondateur. Très tôt, je me suis intéressé aux artistes de Charlevoix et aussi à ses artisans : peintres, sculpteurs, forgerons, tisserands qui tous et toutes, à leur façon, ont interprété de manière attachante leurs univers respectifs. Je pense aux Bolduc, Simard, Tremblay qui m'ont conquis. Aussi Gérard Mailloux, dernier sculpteur au petit couteau, Louis Riverin, dinandier et forgeron d'art populaire et la peintre Simone-Mary Bouchard ont aussi capté mon attention.

Mais c'est le peintre Robert Cauchon qui m'a émerveillé le plus. Sa créativité, son style osé, son approche picturale m'ont paru exceptionnels. Le mouvement de ses scènes, la joie et la surprise de ses thèmes, son coup de pinceau digne d'un virtuose me firent croire à un génie méconnu. Le dialogue entre le terrestre et l'au-delà, le rythme et le cadrage sont ceux d'un grand artiste. Excentrique dans sa vie et dans ses peintures, il constitue un véritable trésor de notre patrimoine régional.

Bravo à la Société d'histoire de Charlevoix pour son initiative. Elle doit être encouragée et soutenue. Elle est la gardienne de notre passé régional, de notre histoire. Cette démarche s'inscrit dans cette mission qui consiste à nous rappeler qui nous sommes, pour ne pas oublier ceux et celles qui nous ont précédés.

Jean-Luc Dupuis, MD

Président-fondateur du Musée de Charlevoix

Président d'honneur de l'exposition Robert Cauchon

Membre corporatif et bienfaiteur à vie de la Société d'histoire de Charlevoix

Le mystérieux Robert Cauchon

Par Serge Gauthier et Christian Harvey

À l'évidence, la grande écrivaine malbéenne Laure Conan, de son vrai nom Félicité Angers, a vécu une existence un peu marginale dans sa région natale. Peuplée de longues marches solitaires le long du fleuve, sa vie quotidienne à La Malbaie au 19^e et au début du 20^e siècle, ne semblait pas très réjouissante. Son travail d'écrivaine laissait la plupart de ses concitoyens indifférents par méconnaissance de la chose et son allure apparemment excentrique, ses chapeaux, ses robes, sa tristesse, suscitaient bien plus l'attention. Ainsi, son talent d'écrivaine et sa notoriété littéraire hors de sa région et même en France où elle s'est méritée un prix de l'Académie Française, n'étaient connus par à peu près personne dans son village d'origine. Phénomène normal dans un milieu où l'analphabétisme règne fortement? Pourtant, il existait alors une élite cultivée à La Malbaie, même une bibliothèque fréquentée par un bon nombre de personnes, mais Laure Conan ne fut jamais vraiment reconnue de son vivant à La Malbaie. Toutefois, elle ne subit jamais de mauvais traitements, des quolibets ou la vindicte populaire. Il en va toutefois bien autrement pour le peintre Robert Cauchon né à La Malbaie en 1915.

Pourtant, la carrière du peintre Cauchon a réellement pris de l'ampleur. Il a exposé dans des galeries d'art de New York, sous l'égide de Patrick Morgan et sa grande réputation d'artiste demeure encore, même aux États-Unis. Ainsi, en 2011, nous avons reçu à la Société d'histoire de

Charlevoix une correspondance d'un habitant de l'état du Texas dont les parents avaient acheté des tableaux et des dessins de Robert Cauchon à Clermont dans les années 1940 ou 1950. Ce texan cherchait à mieux connaître ce peintre dont il avait reçu en héritage une belle collection d'oeuvres très intéressantes. Cela étonne toujours de voir un étranger s'intéresser à l'oeuvre de Robert Cauchon, car ici dans Charlevoix son souvenir soulève encore des aspects très négatifs auprès des gens qui l'ont autrefois connu. N'oublions d'ailleurs pas que la maison de Robert Cauchon située à Clermont sur la rue Lapointe (site connu jusqu'à récemment comme celui où se trouvait la Maison des Chevaliers de Colomb de l'endroit) fut incendiée en 1969, alors que Robert Cauchon séjournait à l'hôpital et même allait mourir sous peu, possiblement par des gens de la localité. Cette maison totalement hétéroclite serait aujourd'hui un lieu de grand intérêt sur le plan historique et muséologique, un peu à l'image de celle du peintre saguenéen Arthur Villeneuve qui se retrouve aujourd'hui au Musée de la Vieille Pulperie de Saguenay.

Des commentaires récemment recueillis nous permettent d'ailleurs de constater que plusieurs se souviennent encore de Robert Cauchon comme d'un étrange personnage entrevu comme menaçant. Voici quelques commentaires reçus :

« Nous on restait à Clermont dans ce temps-là et il nous faisait très peur, on l'appelait le bonhomme sept-heures »

« Je me souviens de lui comme d'un personnage excentrique...cheveux longs et barbe longue...conduisant un vélo avec une barre de fille ce qui nous faisait peur...Mon père disait qu'il était brillant et cultivé...un jour il est entré à l'hôpital et sa maison a passé au feu...Il dérangeait et sa maison était vétuste... »

« J'étais petite et je le voyais passer en bicyclette. Il me faisait un peu peur, les gens ne semblaient pas le respecter beaucoup. Je crois qu'il était différent et ça dérangeait. »

« La maison était là où il y a les Chevaliers de Colomb aujourd'hui c'était le frère de Rodolphe Cauchon du magasin de vêtements de la rue du Parc. On l'appelait le bonhomme sept-heures quand il venait au magasin de grand-maman... »

Le bonhomme sept-heures? Un être menaçant? Ne reste-t-il rien d'autres ou presque au sujet du souvenir de Robert Cauchon? En fait, plusieurs Charlevoisiens possèdent des tableaux de ce peintre et qui sont parfois exposés dans leurs maisons. D'autres en ont détruit et même qu'un monsieur de Clermont en aurait passé certains par le feu volontairement. Des personnes placent quelquefois ses oeuvres sur les murs de leurs chalets ou dans une résidence d'été, qui sait pour signifier qu'il ne le ferait pas dans leur résidence principale. Il y a eu peu d'expositions sur les oeuvres de Robert Cauchon sinon au Musée de Charlevoix où l'épithète de « peintre populaire » lui est accolée avec les autres de ce supposé mouvement. Le Musée

de Charlevoix a même qualifié Robert Cauchon de « pittoresque bricoleur d'images » lors d'une rare exposition de ses tableaux en solo en 1998. Voilà ce qu'il faut pour réduire une oeuvre, la rendre visible certes, mais comme pour la dénigrer en même temps. Comme pour la rabaisser. Les Charlevoisiens ont trop souvent pris pour rien ceux et celles d'entre eux qui étaient parmi les plus grands. On pense aussi – outre Laure Conan (1845-1924) – à la syndicaliste Laure Gaudreault (1889-1975) ou à Alexis Lapointe dit le Trotteur (1860-1924) des compatriotes clermontois de Robert Cauchon qui subirent aussi l'humiliation et l'opprobre locales. Robert Cauchon peut-il être considéré comme un peintre à part entière? Pourquoi pas et nous l'affirmerons ici. Sa vie peut-elle être perçue comme un geste de liberté créatrice dans un milieu où l'art était plutôt méconnu? Nous le ferons ici et loin de la folklorique vision des « peintres populaires ». Peintre maudit? Peintre de génie? Le génie n'est pas lié nécessairement au rejet social. Le fait d'être incompris n'amène pas obligatoirement le talent. Impossible de trancher donc? Robert Cauchon sera-t-il toujours un peintre folklorique? Nous voulons ici clairement le sortir des ornières où de rares chercheurs un tantinet colonisés l'ont enlisé depuis trop longtemps.

Robert Cauchon et son histoire

Le peintre Robert Cauchon s'inscrit dans l'histoire. Il n'est ni hors du temps, ni désincarné. Le situer dans son passé réel le rend vrai. Le fait percevoir plus justement. En effet, cela remonte aussi loin que vers 1840 où l'ancêtre Zacharie

Cauchon, tanneur de son métier, quitte Château-Richer sur la Côte-de-Beaupré pour venir s'installer dans Charlevoix à La Malbaie. Son fils, Joseph Cauchon, devient apprenti forgeron chez un dénommé Ferdinand Caron. En 1882, Joseph Cauchon érige sa propre boutique de forge dans le rang du Nord-Est à La Malbaie, au Petit-Village comme les gens du secteur le nomment. Ce bâtiment est ainsi désigné comme la Forge Cauchon et il est même devenu ces dernières années un bâtiment patrimonial reconnu. Alfred Cauchon (1884-1966), fils de Joseph suit les traces de son père et il pratique divers métiers d'artisans reliés au travail du métal et du bois. Entre 1910 et 1928, il exploite notamment une charronnerie (confection de roues) devant la boutique de forge de son père. Parfois, les quelques études sur ce sujet tendent à folkloriser le métier de forgeron et même de charron pour en faire une sorte d'artisanat. C'est une mauvaise perception. Le forgeron et le charron pratiquent des métiers communs utiles à la société et parler de travail artistique peut parfois semer de la confusion puisque au fond, ils répondent surtout et avant tout à une demande pratique en fait presque totalement banale et même un peu routinière.

Joseph Robert Armand Cauchon naît le 2 mars 1915. Non pas en 1916 comme des auteurs mal informés l'ont affirmé. Il est le cinquième des huit enfants nés du mariage d'Alfred Cauchon et de Lauretta Desbiens. Issus de ce mariage, Robert va connaître surtout ses frères Rodolphe (1909-1992), René (1913-2001) et Georges (1917-2001). Car, les jumeaux nés en 1916

meurent à seulement deux mois; de même, Armandine et Jean-Claude (à la suite d'une noyade) quittent ce monde alors qu'ils sont dans la vingtaine. De fait, la situation familiale ne paraît pas toujours facile. Au cours de son existence, Alfred Cauchon se marie à quatre reprises : Lauretta Desbiens (1907), Marie-Anna Villeneuve (1919), Marie-Rose Paradis (1925) et Albertine Martel (1947). Cette situation assez instable ne paraît pas très facile. Robert Cauchon et son frère Georges se retrouvent ainsi à l'Orphelinat apostolique de La Malbaie. Finalement, par la troisième union de son père, Robert Cauchon aura deux demi-soeurs (Alfrédine et Marguerite) et un demi-frère, Marius, père de l'ancien ministre fédéral Martin Cauchon.

La situation familiale particulière de Robert Cauchon ne lui facilite pas les choses. Il devient d'abord apprenti de son père et il s'intéresse déjà à la création artistique. En 1934, il répond à l'invitation du curé de Pointe-au-Pic qui invite les gens de la région à participer à une exposition florale et artistique dont la direction est attribuée au couple Maud Cabot et Patrick Morgan, des villégiateurs américains séjournant dans la région durant la saison estivale. Tous deux intéressés par l'art, ils tiennent cet événement au profit des « bonnes oeuvres » paroissiales. Robert Cauchon y connaît du succès : il vend 6 de ses 8 aquarelles et obtient une somme de 60\$. Dès lors, le peintre amateur ressent en lui le désir de devenir un véritable artiste.

Robert Cauchon est favorisé par Patrick Morgan qui place certaines de ses oeuvres parmi celles de

d'autres peintres de Charlevoix dans une exposition de la East River Gallery de New York dès 1934. En 1938, Robert Cauchon est le seul peintre charlevoisien retenu pour participer à l'exposition « Master of Popular Painting » au Musée d'art contemporain de New York. L'intérêt de Patrick Morgan pour le « Primitive Art » ou l'art populaire place les « peintres populaires » de Charlevoix très sommairement dans cette catégorie incertaine qui a tendance à s'effriter jusqu'à nos jours où il est plus difficile de trancher entre l'oeuvre issue du « primitif » ou du populaire dans un monde où les classes sociales ne se décrivent plus si sommairement. Peu importe, Robert Cauchon se perçoit maintenant comme un peintre à part entière. Il entend bien vivre de son art. Ses premières oeuvres

sont réalisées alors qu'il réside encore dans le rang Nord-Est et l'on y retrouve l'indication « Robert Cauchon, La Malbaie ».

En avril 1942, Robert Cauchon, peintre selon la désignation du contrat notarié et fils d'Alfred de la municipalité de Rivière-Malbaie (créée en 1938), fait l'achat d'un terrain situé à Clermont (Municipalité détachée de La Malbaie en 1935) à l'angle des rues Lapointe et Maisonneuve. Il érige à cet endroit une étonnante résidence de bois, de forme carrée. Il s'y adonne librement à son art en ce lieu étonnant et ce durant 25 années. En 1947, le cinéaste Jean Parlardy l'intègre dans son film « Les peintres populaires de Charlevoix » diffusée jusqu'à nos jours par l'Office National du Film du Canada. Clairement, le style de vie de Robert

Cauchon tranche avec ce milieu clermontois. Bohème, Robert Cauchon adopte des allures de « hippie » bien avant que cela ne soit à la mode. Il se promène à bicyclette avec son chien dans un panier. Il porte la barbe et les cheveux longs. Il vit difficilement de son art. Son frère Rodolphe qui possède un magasin à Clermont lui vient souvent en aide. Plusieurs objets parsemés sur le terrain donnent une étrange allure à sa résidence. La Municipalité de Ville de Clermont l'exhorte en 1968 de ramasser les alentours de sa maison. Atteint de leucémie, Robert Cauchon est bientôt admis à l'Hôpital de La Malbaie. Durant son séjour à l'hôpital, sa maison est incendiée sans doute de manière volontaire. Robert Cauchon meurt le 7 janvier 1969. Il entre alors dans la légende.

Le légendaire Robert Cauchon

Propos recueillis par Serge Gauthier et Christian Harvey

Devant l'avalanche de témoignages négatifs de la part de ses contemporains, nous n'avons pas voulu suivre cette voie. Nous avons plutôt recueilli les souvenirs de Monsieur Denis Desbiens, de Clermont, qui retient une image plus humaine du peintre et sans doute plus nuancée. Denis Desbiens aime à parler de Robert Cauchon à qui il voue une grande admiration. Il l'a connu alors qu'il était un enfant mais le souvenir est impérissable. Denis Desbiens est devenu peintre à cause de l'influence de Robert Cauchon. Comme lui, il subit même encore de nos jours des remarques négatives sur son cheminement artistique. Nous le laissons donc décrire le légendaire Robert Cauchon tel qu'il le perçoit.

Au magasin Raoul Fournier

« Je l'ai connu, Robert, il allait au magasin de Raoul Fournier. Monsieur Fournier lui donnait des bananes un peu endommagées, des pommes. Robert partait avec ça dans son panier. »



Raoul Fournier

Coll. SHC

Pauvre

« Robert était habillé pauvre. Des bottes de caoutchouc. En bicyclette. Deux chiens qui le suivaient en arrière. Son chien préféré dans le panier, il l'appelait Kékette. On voyait le bicycle chez Monsieur Fournier et là on disait Robert est là... »



Robert Cauchon aimait les animaux.

Très connu

« Tout le monde le connaissait. On ne pouvait pas le manquer. La barbe longue, pas rasé. C'était un marginal mais il avait de grandes qualités comme peintre. »

Peu d'intérêt des clermontois pour ses oeuvres

« Mon père en aurait eu des tableaux. Il l'aidait souvent. Robert lui offrait souvent des tableaux... mais ses peintures dans ce temps-là ça disait pas grand-chose aux gens de Clermont... »

Des acheteurs prestigieux

« J'ai été témoin une fois d'un fait. Robert nous avait dit : « les petits gars allez-vous en j'ai des visiteurs ». C'étaient deux représentants de la Compagnie Molson de Montréal qui venaient pour acheter des tableaux. Ils en avaient acheté plusieurs. Robert vendait ça dix piastres du tableau... »

Du vandalisme

« J'ai vu des jeunes aller dans sa maison et s'allumer un feu de camp avec une peinture... »

Un homme sympathique

« On allait le voir. Je devais avoir dix ou douze ans. Il nous disait : « salut les enfants! ». Il était toujours content de nous voir! »

Chauffage

« Il se chauffait pour l'hiver avec trois voyages de croûtes qu'il se procurait chez Antonin Larouche. »

Pauvre maison

« À l'intérieur, la maison était un taudis. Ce n'était pas chic. C'était sur la terre en dedans. Une table bien ordinaire. Deux chaises chaque bout de la table. Il se faisait des meubles avec de la planche de grange. Il y avait un gros tas de fer en arrière. Il s'était construit un réservoir à côté de sa maison comme celui que possédait la Donohue mais en plus petit. À l'arrière, il entassait un tas de fer pour le vendre ensuite. C'était surtout le cuivre qui l'intéressait. »

Son atelier

« Ses tableaux se trouvaient dans son atelier au deuxième étage. J'allais voir des fois quand il n'était pas là. Il ne barrait jamais ses portes. En haut, il y avait une table de billard qu'il s'était fabriqué. Il jouait avec des billes. Des grosses billes numérotées. Il y avait des tableaux cordés sur deux rangées. Je fouillais



Robert Cauchon dans sa maison.

là-dedans. Il y avait des représentations de paysages. Des fermes. Des images de l'histoire de Charlevoix. Il aimait peindre des orignaux. Il faisait des croquis à l'extérieur, puis il peignait dans son atelier. Quand il peignait il ne fallait pas le déranger et il nous disait de revenir une autre fois. Il peignait sur pas grand-chose. Il n'avait pas beaucoup de matériel. Il faisait des tableaux sur des cartons de boîte à biscuits. »



Coll. Musée de Charlevoix

La maison de Robert Cauchon, au coin des rues Lapointe et Maisonneuve à Clermont.

Pas religieux

« Les plus vieux le craignaient à cause de la religion. Il ne pratiquait pas. C'était la religion qu'il n'aimait pas. Avec le curé de Clermont (l'abbé Antoine Grenier) ça avait pogné... Robert Cauchon avait été à la messe de minuit et il se tenait à l'arrière de l'église. Cinq minutes avant la messe, l'abbé Grenier était sorti du confessionnal et il a dit à Robert : « Cauchon qu'est-ce que tu fais là, t'es pas un communiste! ». Robert a répondu : « Grenier, retourne à l'école, le communisme c'est un système pas une religion. ». Robert a vite quitté l'église. »

Sociable

« Il aimait à discuter avec les gens. Il arrêta partout. Il pouvait arriver avec sa bicyclette devant la maison. »

Macho

« C'était un homme un peu macho. Il allait se baigner aux « chutes à Pitre » ici à Clermont devant les américaines qui étaient là. Il allait au Manoir Richelieu voir les

femmes. C'était un gars assez bien bâti. »

Nu dans sa maison

« Il peignait des rideaux dans les vitres de sa maison. Il se promenait tout nu dans sa maison. Il disait : « je me promène tout nu, je suis chez nous ici! Ils disent que je suis un maniaque sexuel mais c'est eux qui regardent pour me voir. »

Pas dangereux

« Il ne nous aurait jamais touché, jamais. J'avais une douzaine d'années. Jamais, jamais! »

Protégeons nos animaux

« Il aimait les animaux. Des chats, il en avait cinq ou six dans sa cabane. Les chiens, il en avait trois. Mon chum Yvon Tremblay, il était pas mal bon en français. Robert avait une affiche devant sa maison où c'était écrit « protégeons nos animaux ». Yvon dit à Robert : « Il y a une faute sur ton affiche animaux au pluriel prend un x pas un s ». Robert a dit : « Je le sais mais si je le change il y en a plus un maudit qui va regarder l'affiche ».



Coll. SHC

Vitrine du magasin Rodolphe Cauchon, rue du Parc à Clermont.

Heureux

« Robert était heureux. Il ne se plaignait pas ce gars-là. Il ne buvait pas. Je ne l'ai jamais vu prendre la fiole. Des fois, il ne mangeait pas toujours mais Raoul Fournier l'aidait. »

De la peinture

« Le peu d'argent qu'il avait, il achetait un peu de peinture avec. »

Une cuisine d'été

« Il avait un gros poêle dans sa maison. Il n'avait pas froid. Il se tenait à côté du poêle en hiver. Il avait fabriqué une cheminée. En été, il s'était fait une cuisine d'été en arrière de la maison. Il cuisinait là l'été. En fait, il y avait deux piquets et un toit. »



Coll. Musée de Charlevoix

La cour de la maison de Robert Cauchon.

Musicien

« Robert avait un violon. Il jouait à la note devant des partitions. Il aimait Paganini. Il ne jouait pas du Beethoven ! Il disait : « Paganini c'est mon préféré! »

Malade

« Il est mort à 52 ans. Il était encore jeune. Il avait le cancer. On ne traitait pas beaucoup ça le cancer

dans ce temps-là. Il est resté chez lui tant qu'il a pu. Jusqu'au dernier moment possible. »

Incendie de sa maison

« Sa maison a été incendiée. On se doute que c'est peut-être la municipalité de Clermont qui a fait ça. La Ville voulait s'en débarrasser. Il trouvait ça honteux cette cabane-là. Moi, je trouvais ça beau. Aussitôt qu'il a été à l'Hôpital de La Malbaie, la cabane à Robert a pris en feu. Ça a brûlé comme un feu de paille. Une cabane à deux étages. Plusieurs tableaux ont brûlé. »

Funérailles et enterrement

« C'est son frère Rodolphe qui l'a fait enterrer. Il a tout payé. Les funérailles, ça été réglé vite. Il y a eu une cérémonie à l'église. La pierre tombale de Robert est dans l'ancien cimetière de Clermont. Elle est belle comme celle d'un homme riche! »

Rareté des tableaux

« Ils l'ont tassé mais aujourd'hui tout le monde voudrait de ses tableaux mais ils n'en trouvent plus... »



Coll. Christian Harvey

Denis Desbiens devant la pierre tombale de Robert Cauchon.

Robert Cauchon, peintre

Par Serge Gauthier

Première période

Cheval flamboyant ou la surface idéalisée du Charlevoix des villégiateurs

Deux phases paraissent caractériser la création artistique de Robert Cauchon et elles correspondent exactement à sa trajectoire sociale : d'abord la période où il réside dans le rang Nord-Est (Petit-Village) à La Malbaie (ou Rivière-Malbaie après 1938) et jusqu'en 1942 alors qu'il achète un terrain à Clermont où il s'établit en permanence jusqu'à sa mort. La première période regroupe surtout des oeuvres au style éclatant mais folklorique dont les plus célèbres sont peut-être par exemple « La Basse-Cour », la « mi-carême ». Cette première période semble parfois marquée par la présence d'attelages de chevaux flamboyants et quasi fantastiques. On pense ici à son compatriote Alexis le Trotteur qui, essayant de ressembler à un cheval magnifique, gagne la célébrité mais devient aussi l'objet de quolibets fréquents. Le cheval de Robert Cauchon n'est pourtant pas de cet ordre. Il n'est pas nécessairement de son univers : c'est un vainqueur, un animal quasi mythique. De ces chevaux-là -s'il en trouve autour de Robert Cauchon- ne sont pourtant pas du rang du commun. Ce sont des chevaux de personnages importants comme celui du seigneur Duggan qu'Alexis le Trotteur vaincra pourtant dans une course mémorable. Non, ces chevaux-là ne sont pas d'ici mais d'un autre monde. Ils forcent l'admiration. Les gens d'ici agissent modestement. Les chevaux trotteurs d'ici ne gagnent que des courses modestes. Et, à moins d'être fou comme Alexis le Trot-

teur, il vaut mieux ne pas trop se frotter aux chevaux de l'étranger. Robert Cauchon ne connaît donc pas cette horde de chevaux merveilleux. On lui a fait entrevoir la magie du rêve et il y a cru. Et puis il a compris que la flamboyance ne venait pas de son monde, mais d'un autre univers qui désormais le définissait comme peintre. En fait, la première période de la création du peintre Robert Cauchon ne lui appartient pas complètement. Il la doit au regard de l'Autre, celui des villégiateurs, celui de Patrick Morgan. Ce Patrick Morgan, ce faiseur de rêves artistiques est celui qui admire et puis se détourne. Celui qui n'est plus là quand la réalité du Charlevoix réel intervient.

Faut-il dire que cette période du cheval flamboyant fut celle d'une peinture « sous influence »? Nous pouvons le dire et sans hésitation. Robert Cauchon avait peint mais sans destinataire avant. Sans espérer en tirer grand-chose. Puis lors d'une exposition paroissiale, il entrevoit la possibilité d'être un peintre et il y croit. Patrick Morgan l'y fait croire et il expose les oeuvres de Cauchon à New York. Le peintre Cauchon offre alors des oeuvres qui tiennent compte des composantes du regard des estivateurs; celui d'un Charlevoix magnifié et idéalisé. Ce Charlevoix est-il faux avec ses scènes pittoresques, son folklore incessant, sa beauté toute naturelle? Non, il est réel pour les estivateurs mais superficiels pour les habitants du lieu qui ne s'y intéressent pas. Qu'importe alors pour Robert Cauchon, il est devenu peintre et c'est ce qui compte maintenant. Des gens d'ailleurs aiment et achètent ce qu'il fait.

L'attelage du cheval flamboyant ne dure pourtant qu'un court espace de temps et le carrosse se transforme vite en citrouille. L'étranger quitte progressivement Charlevoix et Patrick Morgan passe à autres choses. Le film « *Les peintres populaires de Charlevoix* » tourné en 1947 démontre pourtant que Patrick Morgan s'intéresse encore à « ses » peintres populaires à ce moment. Mais le film s'attarde plus aux peintres de Charlevoix-Ouest et son ton folklorique agace. Robert Cauchon y est présenté comme un original tout au plus et même sa technique fait presque l'objet de railleries dans ce film et ce sous un faux couvert d'admiration. Le cheval flamboyant s'est estompé. Le merveilleux maître américain aussi. Les acheteurs et villégiateurs de même. Ne reste que la misère. La souffrance de n'être pas compris. De se savoir peintre et l'objet du mépris. L'objet d'une illusion aussi. Les étrangers se retirent et ne laissent rien ou presque. Un souvenir lancinant, un cheval flamboyant. Puis rien. Le vide, l'incompréhension. Mais toujours chez Robert Cauchon le rêve d'être un peintre véritable. Un rêve tenace. Indéracinable. Mais sans doute victime aussi de la surface idéalisée du regard du villégiateur et de l'Autre.

Deuxième période

L'original solitaire ou la dureté de Charlevoix au quotidien

Un autre animal va s'imposer dans l'univers artistique de Robert Cauchon mais surtout après 1942, alors qu'il habite Clermont et c'est l'original. Souvent tracé de manière sombre, presque en surface, simplement esquissé par-

fois. Comme un emblème un peu inquiétant. Comme un messager de douleurs. Comme un témoin d'un dialogue interrompu. Robert Cauchon se sent seul à Clermont et d'autant plus qu'il y est incompris. Il est un original solitaire. Il est pauvre aussi. Doit piquer de la gomme de sapin pour vivre. Quémante partout pour s'assurer d'avoir de quoi peindre, souvent sur de pauvres cartons ou sur le revers d'un calendrier. Il a sans doute froid l'hiver, car sa maison prend l'air de tous les temps. Il ne se plaint de rien. Semble heureux de vivre. Circule à bicyclette. Peint et peint encore. Il se définit comme un artiste peintre mais qui le croit? Qui le sait ou qui veut le savoir? Qu'importe, il a choisi sa vie. Il vend de moins en moins d'oeuvres : à Clermont les touristes et villégiateurs sont peu nombreux. Et quel habitant de Clermont voudrait de ses oeuvres. Il échange souvent ses créations contre du bois de chauffage. Les bons habitants jettent parfois les tableaux de Robert Cauchon qu'ils ont reçu de l'artiste. C'est la misère. La plainte de l'original solitaire n'est pas entendue.

On s'étonne de l'acharnement de Robert Cauchon à demeurer peintre envers et contre tous. Après tout, c'est un homme solide, bien bâti, plutôt fait fort, qui selon toute apparence aime bien de temps en temps fréquenter les belles dames du Manoir Richelieu. Il aurait pu chercher un emploi à l'usine comme les autres, se marier, oublier et faire de sa peinture un hobby. Là n'était pas du tout son choix. Robert Cauchon aimait les choses de la culture. En d'autres lieux, il aurait sans doute trouvé des gens pour partager son

amour de la musique classique, du violoniste Paganini qu'il admirait et auquel il fait référence dans certaines de ses oeuvres. Mais pas à Clermont où il ne voit personne de très cultivé. Où il ne veut voir personne. C'est un solitaire. Comme l'original il se retire dans l'oubli souvent. Ces oeuvres se parsèment d'originaux sombres, de couleurs tristes. Elles perdent tout intérêt pour le regard du touriste ou du villégiateur. Elles n'en prennent pas plus aux yeux des charlevoisiens. Cette peinture est un appel, un cri. « Je ne suis qu'un cri », semblait dire Robert Cauchon. Mais un cri que personne ne semble entendre. Et jusqu'au harcèlement. On veut qu'il nettoie sa cour. Qu'il quitte les lieux. Sa présence fait honte. Sa maison est incendiée alors qu'il est à l'hôpital. L'a-t-il jamais su? On ne sait pas trop car il était très malade. Aurait-il été surpris de cela? Non sans doute, blessé peut-être mais il avait choisi son destin. La mort fut peut-être douce pour lui.

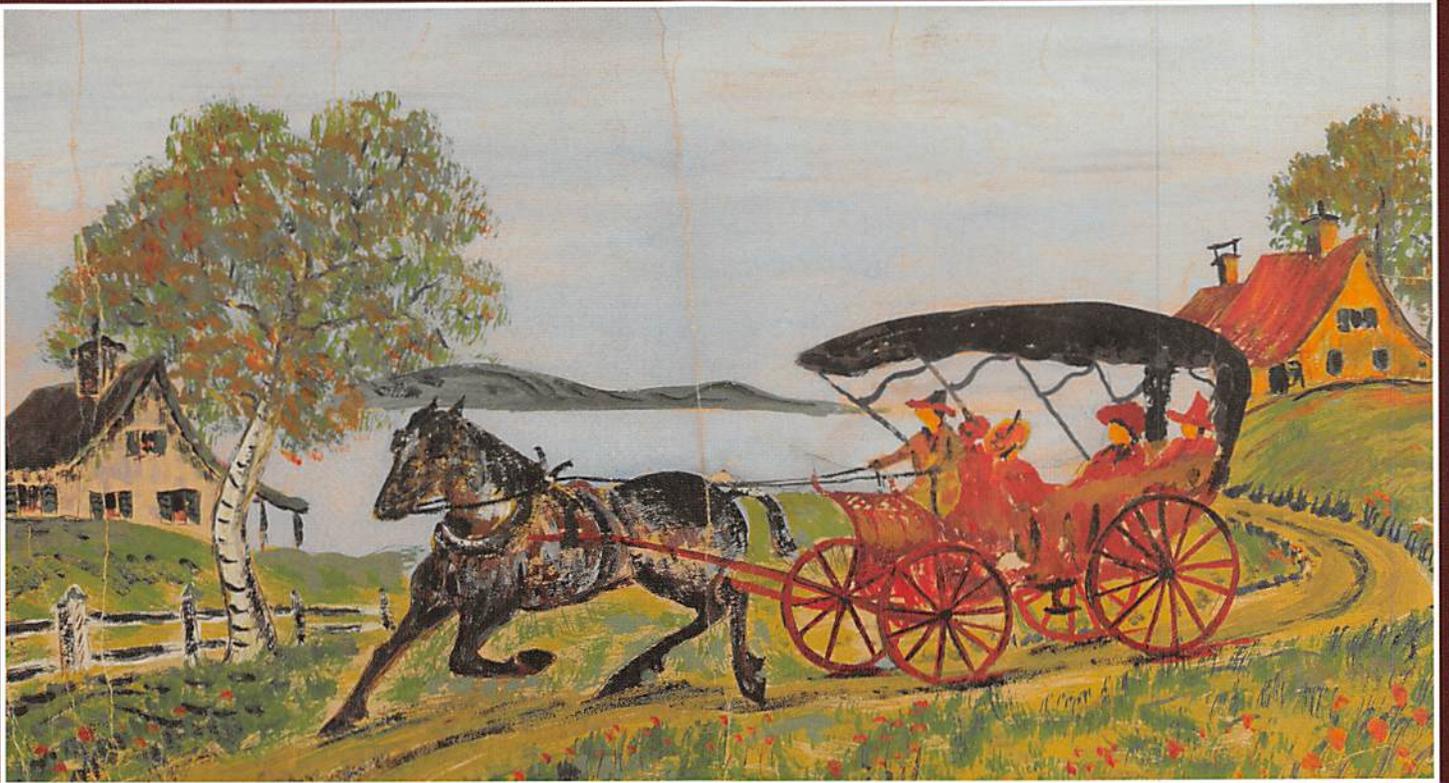
Cette période de l'original solitaire qui va de 1942 à 1969 n'est pas la plus connue de l'oeuvre de Robert Cauchon. Sciemment sans doute car les muséologues peu nombreux à favoriser la reconnaissance de son art lui ont fortement préféré la période précédente que nous désignons du cheval flamboyant. Quitte à gommer l'original solitaire. À dire qu'à ce moment Robert Cauchon était plus ou moins fou et que l'oeuvre s'en ressent. Duplicité que cela. Et mensonges! La période de l'original solitaire de Robert Cauchon doit être reçue comme la plus significative de son oeuvre. Elle doit être revalorisée. Prendre de la valeur. Elle est celle d'un peintre éman-

cipé, plus dépendant des Autres. Si cette peinture apparaît plus sombre au premier regard, elle n'en est pas pour cela moins belle ou moins signifiante. Il est certes difficile de voir le Robert Cauchon réel et la dureté bien réelle d'une région comme Charlevoix. Il ne faut pourtant pas détourner le regard et se contenter d'images folkloriques. S'imposer un regard réaliste vaut le coup et c'est là où le peintre Robert Cauchon se révèle. Il fut l'original solitaire de Clermont trompé par le rêve du cheval flamboyant venu d'ailleurs. Il se plaint, il souffre. Cherchera-t-on enfin à découvrir la profondeur de son cri et la beauté profonde de cette oeuvre unique? Il faut l'espérer et pour cela s'extraire sans hésitation du regard folklorique. Au coeur même de la dureté du Charlevoix au quotidien.

Peintre maudit? Peintre de génie? Au-delà du regard folklorique

Peintre maudit? Peintre de génie? Autant de vocables bien trop superficiels et qui ne sont finalement pas nécessaires. Robert Cauchon n'était rien de tout cela : ni maudit, ni génie. Ce fut un charlevoisien a qui l'on a dit qu'il pouvait être un artiste et qui y a cru. Qui a vécu son rêve. Son rêve n'était pas un cauchemar, il était ce qu'il voulait. La réception de son oeuvre dans son milieu d'origine était-il si importante que cela pour lui? À ce sujet, on lui attribue la phrase suivante et bien crue : « j'ai exposé des oeuvres à New York et ici on me chie dessus ! ». Mais souffrait-il tant que cela de cette situation? Probablement pas. Il avait accepté son sort et il était libre. Cette liberté il la chérissait. L'a-t-elle rendu heureux? Sans doute le plus sou-

(à suivre page 15)



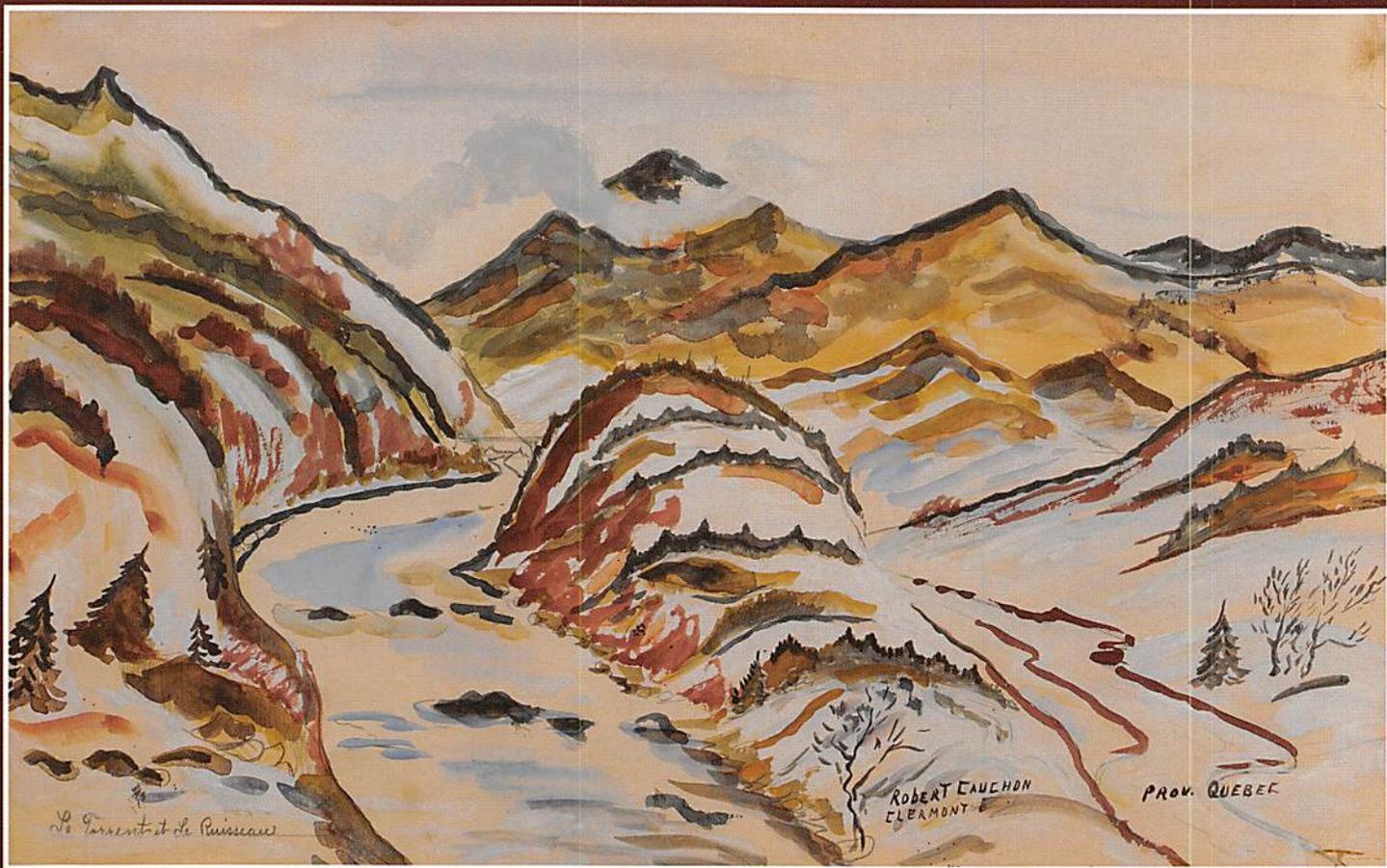
Cheval flamboyant

Original solitaire

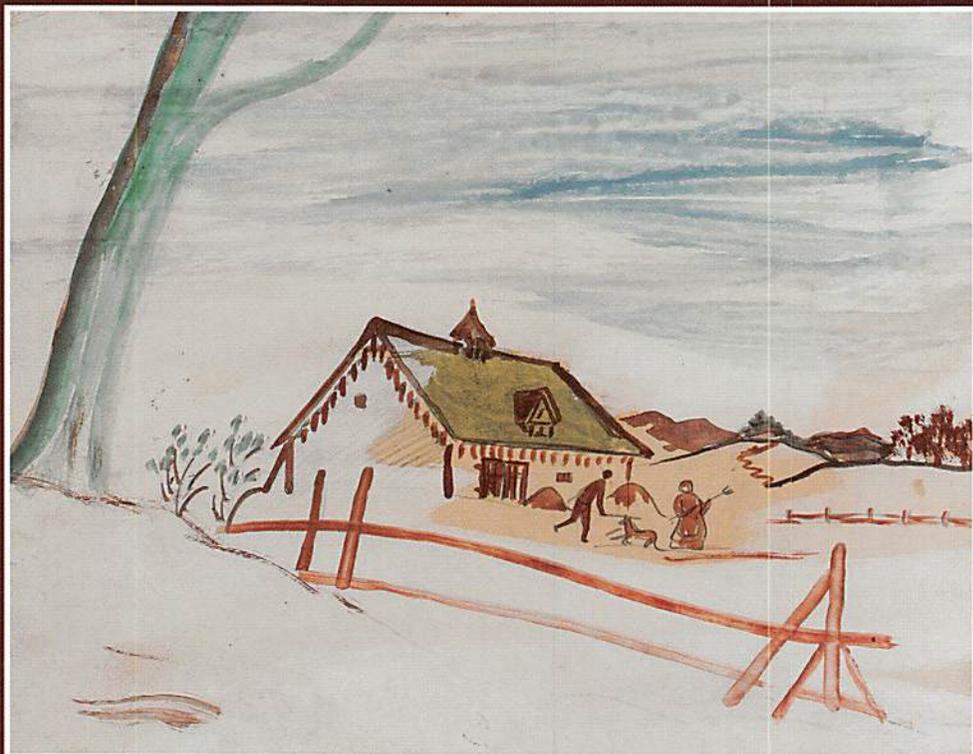
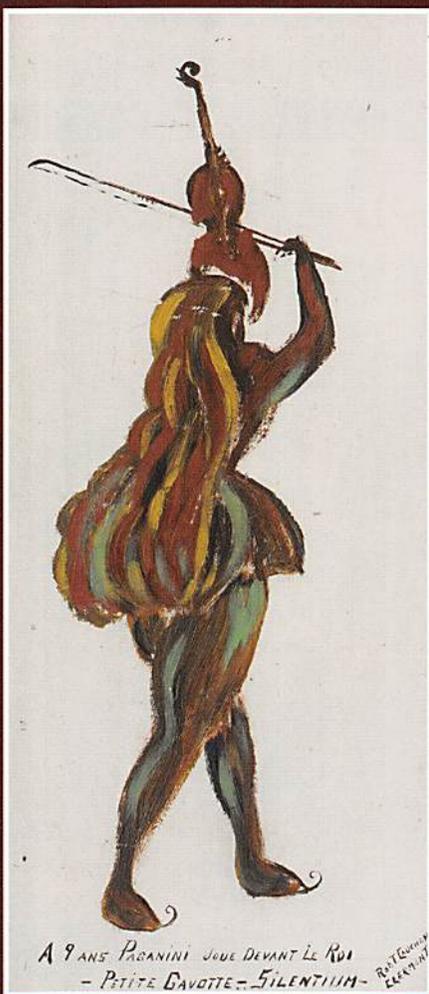








Paganini,
musicien préféré
de Robert Cauchon



Les tableaux de Robert Cauchon proviennent de la collection privée du docteur Jean-Luc Dupuis.
Photos : René Bouchard

Robert Cauchon, peintre

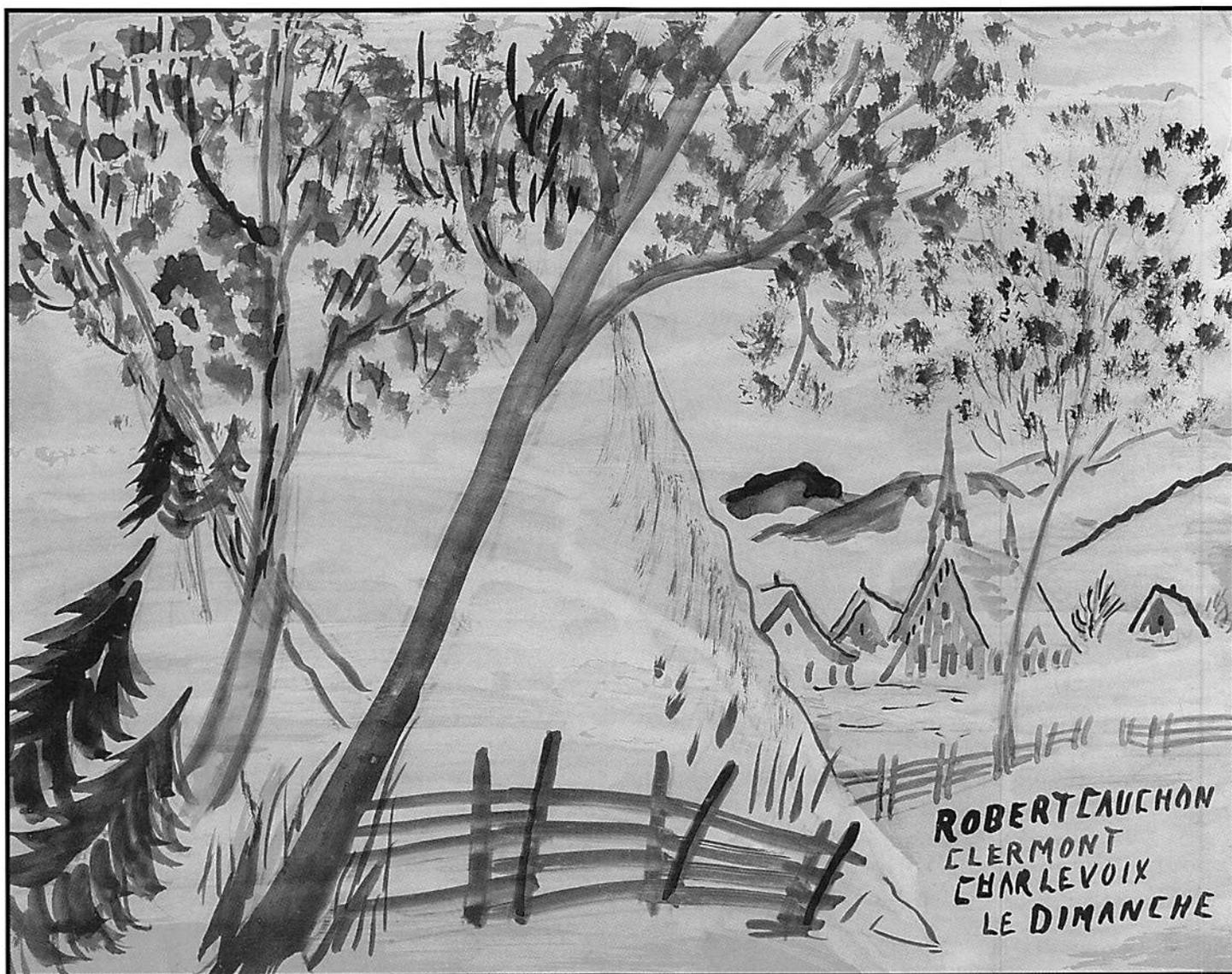
(suite de la page 10)

vent et avec la conviction intime d'être bel et bien un peintre. Un artiste. Le croit-on maintenant, de nos jours? Il le faudra car Robert Cauchon fut clairement un des plus grands artiste-peintres issus de Charlevoix. Et ce sans aucun doute possible.

Mais comment trouver la clé afin d'aimer et de découvrir l'oeuvre artistique de Robert Cauchon. La clé a été cachée par l'éclatant regard folklorique. Il faut délaissier ce regard. Robert Cauchon n'est pas un peintre populaire, il est un peintre tout court. Il faut donc le

percevoir au-delà du regard folklorique. Ceux qui font perdurer ce regard, muséologues ou historiens de l'art obtus et trompés par leur méconnaissance de l'oeuvre, sont coupables de beaucoup. Nous pri-vent de beaucoup. Voyons plutôt la misère de Robert Cauchon et qui est bien celle du milieu charlevoisien sur le plan culturel. Affrontons le tout. Combattons cela. Ne faisons pas que cela s'impose encore. Robert Cauchon deviendra ainsi un frère de lutte. Un original solitaire qui nous interpelle encore à sortir du conformisme et de l'acceptation béate de l'Autre,

du dominant. Son oeuvre est un défi à vivre et à survivre sur le plan culturel en cette région de Charlevoix. Robert Cauchon a osé et il faut oser encore pour être un artiste ici, un créateur ici et pas seulement celui que les Autres reconnaissent. En cela l'oeuvre de Robert Cauchon doit être redécouverte car elle nous révèle toujours un Charlevoix culturel et social qui parvient encore à peine à se dire et qui a pris la forme d'un rêve bien réel pour cet artiste unique et indispensable.



Souvenirs maritimes

Par Fernand Gagnon, Constructeur et capitaine de la goélette Saint-André de La Malbaie



Fernand Gagnon

Un moment important

« Quand j'étais sur le Comté Charlevoix, j'étais pas vieux vieux, on passait à Québec. La reine Élisabeth avec le Queen Mary était là puis toutes les goélettes étaient invitées de passer là. Pis nous autres on était sur le Comté de Charlevoix et moi j'étais assis sur le siège en arrière de la roue et mon père était debout puis il gouvernait et j'ai dit à mon père « regarde la belle couleur qu'il a ». Le Comté de Charlevoix était gris, le Petit Charlevoix était gris et blanc ... Bien si j'avais ma propre goélette elle serait pareille à ça bleu marin et blanc. Partout. Il me dit d'arrêter de faire des discours simples. Il ne croyait pas que c'était vrai ce que j'avais dans ma tête. »



Construction de la Saint-André

Capsules historiques réalisées par le Musée Maritime du Québec de l'Islet.

Note de la rédaction: le capitaine Fernand Gagnon est décédé à La Malbaie le 30 juillet 2013. Il était âgé de 96 ans. Descendant d'une lignée de marins, il avait fait construire la goélette Saint-André en 1956 à La Malbaie. Il fut aussi peintre après sa retraite en tant que marin.

Par Yvan Desgagnés, capitaine de Saint-Joseph-de-la-Rive

« À partir de 1950 il y a eu un boom dans la navigation. Il y a eu à un moment donné jusqu'à 150 goélettes sur le Saint-Laurent. Et toute une génération de nouveaux marins, comme ça augmentait on rencontrait d'autres personnes, les goélettes venaient de la Gaspésie, venaient de la Côte-Nord et on rencontrait beaucoup de monde à ce moment-là. Pendant cette période-là beaucoup de goélettes étaient employées pour transporter du bois de pulpe de la Côte-Nord

jusque vers les grands moulins de Trois-Rivières, de Québec, de Port-Alfred. Certaines autres goélettes étaient utilisées que pour transporter du fret, du cargo général qui servait à faire fonctionner les grands moulins, de Baie-Comeau par exemple, la création des grandes mines de Sept-Iles, de Port-Cartier, les goélettes étaient utilisées à ce moment-là, à pleine capacité. »

Par Jean Eudes Dufour, charpentier de marine de Saint-Joseph-de-la-Rive

Apprentissage

« Quand j'ai commencé mon métier, d'abord j'ai commencé avec mon père, qui était charpentier de navire puis calfat. Ensuite j'ai continué, mon père a abandonné, j'ai eu un maître d'oeuvre qui était extraordinaire qui m'a appris beaucoup de choses, c'était monsieur Paul Mailloux. C'est un homme extraordinaire, j'ai appris beaucoup avec lui. »

Histoire

« Ils ont toujours dit nos ancêtres que, les deux métiers les plus importants dans une construction de bateaux de bois, ceux qui étaient les mieux payés c'était les charpentiers puis les calfats, parce que c'était les deux métiers principaux pour la fabrication des bateaux. »

Lancement d'une goélette

« Justement le M.P. Émilie (nommé plus tard l'Accalmie) quand j'étais petit gars, c'était le matin de ma confirmation quand ils l'ont mis à l'eau. C'était un monseigneur qui venait nous confirmer

dans le temps qui avait béni le bateau à 6 heures du matin au lever du jour. La marraine du bateau était là pour lâcher la bouteille de champagne. Mon père a travaillé sur la construction du M.P. Émilie, ça fait qu'ils étaient quatre gars. Le bateau quand ils le préparaient pour le lancement ils mettaient de l'huile de marsouin dans le temps, le bateau était sur des slides; il y avait quatre coins qui tenaient le bateau, ils mettaient des jacks pour le supporter puis quand le matin il était prêt à descendre il y avait quatre coins de bois puis là ils lâchaient les jacks, puis là bien il y en avait un qui criait, fallait que les quatre gars fassent ensemble sur le coin pour le faire revoler. À un moment donné le bateau partait en descendant tranquillement puis s'en allait à l'eau, tout doucement sans bruit...il partait, il glissait, il s'en allait gagner la vie de son maître.

C'est toute une émotion de voir lancer un bateau c'est spécial. »

EXPOSITION PERMANENTE



RACINES DE MER

LE SAINT-LAURENT ANCRÉ DANS L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE

FAITES UNE ESCAPADE À L'ISLET (SUR LA ROUTE 132, À 1H DE QUÉBEC)
POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS : **418 247.5001 - MMQ.QC.CA**

Culture
et Communications
Québec



MUSÉE MARITIME
DU QUÉBEC
Capitaine J.E. BERNIER



La mutinerie de La Malbaie

Nous sommes en 1813 et la guerre contre les Américains fait rage depuis près d'une année. Le gouverneur du Bas-Canada, Sir George Prévost, avait déjà donné, au début des hostilités, l'ordre de mobiliser les unités de milices canadiennes. Une certaine réticence se fait alors sentir auprès de quelques unités. Ainsi, à Boucherville, des troubles éclatent et au-delà des deux tiers des conscrits ne se rapportent pas.

Dans Charlevoix où existait l'unité de milice de Northumberland (ancien nom de la circonscription électorale incluant l'actuel Charlevoix) dirigée par Malcolm Fraser, les troupes de La Malbaie refusent de se présenter. Les motifs de ce geste étaient liés au fait que cette troupe devait se joindre en renfort dans d'autres unités notamment dans le premier bataillon incorporé dirigé par Michel De Salaberry. Également, l'on souhaitait être commandé par des officiers de la troupe. Les instigateurs de la révolte étaient deux frères soient Alexis et Henri Brassard. À l'époque, La Malbaie ne comprenait encore que neuf cents habitants et il y avait une centaine de miliciens.

Se trouvant à Québec, Fraser est avisé de la situation et il s'empresse de se diriger vers son régiment rébarbatif. Une certaine confusion règne tant qu'à la situation à La Malbaie et Fraser croit bon de s'arrêter à Baie-Saint-Paul afin de rencontrer le lieutenant colonel Joseph Dufour qui détient en son absence le commandement local. Ils réunissent une troupe de 150 hommes avant de se diriger à La Malbaie. Les informations dont Fraser disposait étaient limitées et il s'attendait au

pire, croyant même, selon celles-ci, qu'il ne restait plus aucun sujet loyal à La Malbaie.

Néanmoins, la situation est vite corrigée et la paix règne de nouveau. Les frères Brassard sont mis aux arrêts et traduits en conseil de guerre à Québec. La troupe de Charlevoix participe malgré tout à la guerre par l'envoi d'un contingent de 260 hommes qui partent à l'automne 1813.

Extrait du livre :

Raymond Falardeau. *L'histoire militaire de Charlevoix racontée*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2013, 111 p.

L'auteur

Raymond Falardeau est l'auteur du livre *L'histoire militaire racontée. De la période écossaise à une milice fédérale*. Ce livre permet de découvrir l'histoire militaire jusqu'ici inédite de la région de Charlevoix. La documentation de ce livre bénéficie d'une recherche soutenue en archives faite par l'auteur qui s'impose comme un historien militaire d'envergure. Publié aux Éditions Charlevoix, ce livre de Raymond Falardeau sera officiellement lancé à l'Hôtel de ville de La Malbaie le samedi 5 octobre 2013 à compter de 14h00. On peut déjà réserver un exemplaire de ce livre grâce à la feuille de commande insérée dans le présent envoi de la Revue.



Conte

LE CARIBOU

Par Gaston Ouellet

Lorsque l'ours noir s'aventurait en bordure des champs pour se gaver de cerises sauvages, nous savions que le temps de la cueillette était arrivé. C'était le père qui prenait charge de la corvée alors que la mère veillait à celles des petits fruits, plus tôt en saison. Le ramassage des cerises avait quelque chose de plus solennel, d'un peu mystérieux même : c'était l'affaire des hommes.

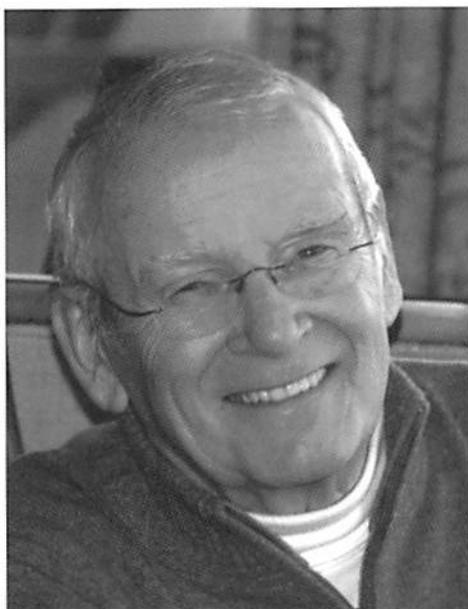
Les cuvettes, remisées au sous-sol de la maison depuis l'automne précédent, sortaient prendre l'air. Elles étaient déposées dans la charrette tirée par Hector, le vieux cheval quasi centenaire qui animait le paysage depuis la naissance du premier des dix enfants de la famille. Tout le monde, ou presque, était là. Le père distribuait les tâches en fonction de la taille des enfants. Il s'en trouvait toujours un pour se perdre dans le décor, au grand désespoir de la mère, qui était alors prête à livrer bataille au plus noir des carnivores. C'était la seule distraction de la besogne.

Les cerisiers sauvages, chargés de grosses grappes noires que se disputaient les mainates, bordaient à perte de vue les champs de culture. Le père ne se laissait pas pour autant impressionner par pareille abondance. Il empoignait ici et là quelques grappes au passage qu'il engouffrait, d'un coup sec de la main, pour goûter, pour aussitôt tout recracher. Les endroits de cueillette étaient décidés par les lots de cerises noires qui n'empêtaient pas la bouche.

Les grappes étaient coupées et déposées dans les cuvettes que nous transportions ensuite au sous-sol de la maison, en vue de la préparation du vin. Nous aimions cette

cueillaison qui se démarquait des fastidieux ramassages de petites fraises, de bleuets et de framboises dont seules les promesses de confitures nous attiraient dans les champs.

La suite était l'affaire des plus vieux. L'église prêchait à cette époque la



Gaston Ouellet

tempérance et nous étions écartés du rituel de la préparation du vin de cerise. Pour donner à tous bonne conscience! Comme de l'étable d'ailleurs au moment où Julot, le boeuf de race, était libéré de l'enclos pour accroître le cheptel. Seul le poulailler, où le coq s'y donnait pourtant à coeur joie, échappait au prude contrôle du père.

Les cerises donc, noyées dans le sucre, fermentaient dans une douzaine de barillets de bois déjà imprégnés des odeurs de bagosse*. C'était la recette secrète de la famille, transmise de père en fils, qui se mesurait surtout au goûter, selon le père. Les effluves de la fermentation trahissaient les usages et imprégnaient toutes les pièces

de la maison, durant des semaines. Elles faisaient oublier les relents de remugle d'un sous-sol qui se transformait en caveau durant les longs mois de l'hiver.

Le père laissait au temps faire son travail, mais il descendait quand même, tous les jours, vérifier le bon vieillissement de sa recette. Après sept ou huit semaines, peut-être plus, c'était le branle-bas de la mise en bouteilles, une joyeuse opération qui amenait quelques intimes à authentifier la qualité de produit et certifier son avenir. Pour comparer aussi, car d'autres voisins s'adonnaient à d'autres productions, mais surtout à celles des vins de pissenlits, de rhubarbe, de betteraves ou de chasseuraille*. De la bière d'épinettes ou de la frênette* aussi. Mais ça c'est une autre histoire!

Dès que le ton montait et que les propos goguenards commençaient à fuser nous en profitions pour nous glisser en douce dans le groupe, dans le but de soustraire les résidus de pépins et de pulpe tirés des barillets et laissés dans les sas de coton. Nous allions alors les jeter, à la sauvette, au beau milieu d'une basse-cour bien peuplée. La volaille en raffolait.

Notre plaisir ne se faisait pas attendre. En moins d'une heure, c'était la panique. Les plus jeunes, partis comme d'habitude pour cueillir les oeufs, revenaient en criant que des poules étaient mortes, tandis que d'autres caracolait. Même le cocorico d'Ubaldo, le grand Coq, sonnait faux. Mais le père comprit que son vin de cerises serait un grand cru cette année-là et ne chercha pas de derrières à botter.

Le vin de cerises n'était servi qu'aux grandes rencontres de famille. Et encore! Pour faire sérieux cependant, le père attirait, discrètement, quelques intimes dans la cuisinette d'été, en annexe de la maison, pour leur servir sa recette de Caribou*, un mélange de bagosse et de vin de cerises qu'il tirait d'une cruche en terre cuite gardée précieusement cachée dans la remise.

Pour nous en éloigner, il expliquait que son élixir, comme dans les temps anciens, était fait d'une faible partie de sang de caribou auquel il avait ajouté de la bagosse. Personne n'était dupe. C'était la recette de Caribou de mon père. Plus ou moins deux tiers de vin de cerises et plus ou moins un tiers de bagosse, dans une cruche de terre cuite, grande comme ça.

Mon père n'a jamais voulu donner sa recette et c'est sans doute pourquoi on connaît autant de variétés de Caribou de nos jours. Du moins on le croit. Au temps des Fêtes, quand le grand Lionel prenait toute la place pour giguer, les filles n'avaient qu'à bien se tenir. On savait que son caribou au vin de gadelles venait de lui donner du souffle. Malgré le temps froid, la belle jeunesse sortait en bras de chemise sur la galerie pour s'échanger les recettes, les petits dix onces à la main.

Encore aujourd'hui, à la mi-carême, les gens de l'île aux Oies

et de l'île aux Grues se déguisent et font revivre la tradition en sortant leur caribou-maison, pour délier les langues des fêtards qui font la tournée du village, à la recherche de filles à marier. Mais tous n'attendent pas ce religieux temps d'arrêt aux grandes mortifications du carême pour avoir l'esprit de la fête.

Au temps de mardi gras, au Carnaval d'hiver de Québec, le caribou apprivoise la nordicité, allume l'oeil et garde bien au chaud la tête et les pieds des joyeux lurons qui arpentent les rues et les bars... à la recherche de Bonhomme carnaval. Même la très sérieuse Société des alcools, courtisée par les grands producteurs de vin de ce monde, a développé sa propre recette de ca-

ribou... qui n'égale cependant pas celle de mon père : le caractère!

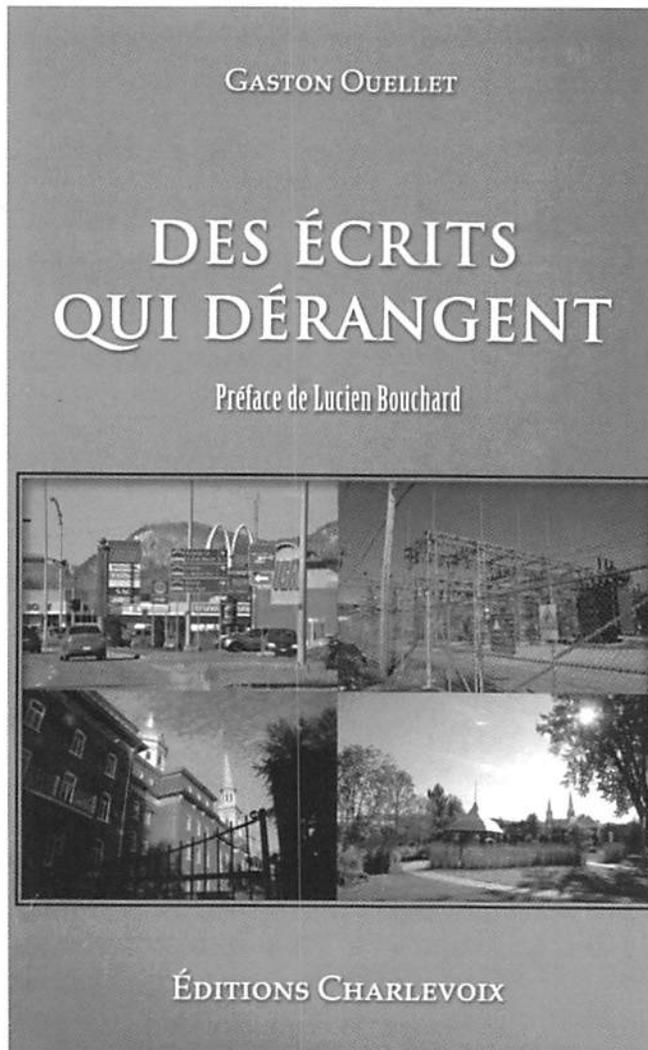
Enfin, la Chine, paraît-il viendrait de mettre sur le marché un Caribou qu'auraient concocté les prolétaires au temps de la Grande muraille, ce qui expliquerait peut-être le parcours sinueux de cette grande merveille. Certains prétendent aussi que des artisans de Pise auraient fait grand usage d'un Caribou Toscan au moment de la construction de la célèbre Tour...

Grâce au Caribou, on comprend mieux maintenant!

- Bagosse : Alcool de fabrication clandestine.
- Frénette : Boisson artisanale faite avec de l'écorce du frêne.
- Caribou : Le vin de cerises peut être joyeusement remplacé par un autre vin légèrement sucré, dans une proportion des deux tiers, auquel on ajoute un tiers d'alcool à 40 pour cent, de vodka ou un autre alcool blanc, de préférence. Vous pouvez lui donner plus ou moins de tonus au goûter. À vos risques cependant.
- Chassepareille ou salsepareille : Rhizome utilisé pour faire du vin, de la racinette et de la bière maison. Les chasseurs fatigués déterraient sa racine pour la manger et trouvaient ainsi l'énergie pour « chasse pareil ».

L'auteur

Gaston Ouellet est aussi l'auteur du livre *Des écrits qui dérangent* publié aux Éditions Charlevoix en mai 2013. Le livre a connu un bon succès de vente depuis sa parution et il en reste quelques exemplaires à la Société d'histoire de Charlevoix. C'est un livre à lire tout particulièrement à la veille des élections municipales de Baie-Saint-Paul. Monsieur Ouellet y pose de graves questions à l'administration actuelle de la ville soulignant son laxisme notamment en matière d'aménagement. Pour acheter ce livre au coût de seulement 20\$ l'exemplaire (frais de poste inclus) : SHC, 156 de l'Église, La Malbaie, G5A 1R4 ou encore par internet : www.shistoirecharlevoix.com



Réjeanne Labbé (1925-2013)*

Sous le signe du coeur

Mes origines

Je suis née à Saint-Urbain le 1^{er} mars 1925, au lendemain du grand tremblement de terre du 28 février. Ma mère m'a dit que l'accouchement s'était bien déroulé quand même. Ce tremblement de terre avait pourtant créé beaucoup de bouleversements et de la peur.

Mon père (Joseph Labbé) occupait la fonction de garde forestier dans le parc national (des Laurentides). Il voyait à l'entretien des routes et des chalets qui se trouvaient dans le secteur. C'était un emploi difficile. L'hiver surtout : je me souviens de l'avoir vu partir vers le Parc avec deux gros chiens attelés à un traîneau. Il devait marcher beaucoup aussi.

Nous n'avons pas trop souffert de la crise économique durant les années 1930, car ma mère et mes soeurs faisaient des tapis crochetés pour Monsieur Georges-Édouard Tremblay. Elles étaient trois ou quatre à crocheter dans la maison. Cela rapportait 2\$ par tapis (50 cents pour les médaillons) et c'était vendu à Pointe-au-Pic aux touristes américains. Ma soeur dessinait les modèles et elle était bonne en dessin. C'était des maisons le plus souvent et elle crochait sur des poches pour les patates.

Je suis la sixième d'une famille de 12 enfants. Nous étions de bons catholiques, j'ai été fidèle à cette religion toute ma vie. Notre maison était située au centre du village de Saint-Urbain. Toutefois, lors du grand feu du village de Saint-Urbain en 1952, notre maison a été épargnée par les flammes. À ce moment-là, je n'habitais plus là car j'étais déjà mariée.



Réjeanne Labbé

Mes études

À Saint-Urbain, il y avait un Couvent dirigé par les Soeurs Petites Franciscaines de Marie. J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans soit en neuvième année. J'ai voulu faire mon brevet d'enseignement mais je suis tombée malade. J'ai attrapé une pleurésie. Il faut dire que le Couvent était chauffé au bois seulement et que c'était très grand. Ce n'était pas chaud. J'aimais cela pourtant, surtout faire des pièces de théâtre lors de divers événements (fête du curé notamment). J'étais bonne je pense, j'avais une bonne mémoire. Avec ma maladie, j'ai été longtemps en convalescence. Ma mère préférait que je reste à la maison pour bien me rétablir. Il n'y avait pas de médicaments comme aujourd'hui. Je suis demeurée au repos de l'âge de 15 ans à 17 ans, durant deux ans.

Téléphoniste

À 17 ans, je suis devenue la téléphoniste de la Centrale de téléphone de Saint-Urbain. La téléphoniste responsable jusqu'alors était devenue âgée et elle cherchait une remplaçante. J'ai accepté l'emploi. La Centrale de téléphone de Saint-Urbain relevait de celle de La Malbaie, c'était la Cie Northen je crois. J'étais seule dans le bureau et je devais raccorder les fils et transmettre les communications. Il est vrai qu'il n'y avait pas plus d'une quarantaine de téléphones dans Saint-Urbain dans ce temps-là. Il y en avait un par rang que les gens se partageaient. Cela coûtait 10 cents par appel si je me souviens bien.

Tout de même, c'était de l'ouvrage d'être téléphoniste à Saint-Urbain. C'est que je devais transmettre aussi les communications des gens qui venaient travailler dans les chantiers pour le Parc national. Il y avait souvent des messages importants pour l'extérieur, pour Québec. Il n'y avait qu'une ligne pour le Parc. Je devais prendre les messages. C'étaient souvent de gros contracteurs qui devaient communiquer rapidement pour l'avancement de leurs travaux. Cela faisait bien des responsabilités pour moi.

À l'époque le système téléphonique faisait que je devais répondre à la personne et ensuite communiquer son message. J'avais un grand tableau devant moi et je plaçais la communication à l'aide de fils et de prises. Il pouvait y avoir jusqu'à dix appels en même temps, mais ça n'arrivait pas souvent. Il me fallait faire preuve de discrétion car j'entendais les communications. J'ai

ainsi découvert des gens sous un jour que je ne soupçonnais pas. Surtout, lorsque certains d'entre eux prenaient de la boisson parfois. Mais je n'ai jamais reçu d'insultes, les gens étaient toujours polis. C'était un travail que j'aimais. Je l'ai occupé jusqu'à mon mariage.

RABASKA

REVUE D'ETHNOLOGIE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

La Société québécoise d'ethnologie (SQE) vient de se doter d'une revue, RABASKA, qu'elle a voulue accessible à un lectorat éclairé, composé bien sûr d'ethnologues, mais qui s'adresse notamment à l'étudiant comme au grand public. Cette revue s'intéresse au domaine des traditions françaises en Amérique du Nord et est ouverte à l'examen de ses divers régionalismes et aux chercheurs des multiples spécialités qui les étudient.

Volume 11 - 2013

Études

Retour sur la XVI^e conférence générale du Conseil international des musées (ICOM) à Québec : 1992, année charnière de la muséologie québécoise

Yves Bergeron, René Rivard et Cyril Simard
À l'avant-garde du folklore : Édouard-Zotique Massicotte, 1882-1915 *Diane Joly*

Le Centre franco-ontarien de folklore, un cas d'intersection disciplinaire
Roger Gervais et Stéphanie St-Pierre
Réflexions sur la pertinence du personnage historique dans la médiation du patrimoine
Isabelle Hardy

Terrains

Les Albums photographiques de Kate et de Fred. Petit essai de décryptage d'un fonds photographique

Bernard Genest
La Chasse aux lutins. Chronique d'une tradition réinventée
Bertrand Bergeron
Voyages à Floribec. De touriste à chercheur
Rémy Tremblay

Portrait

Jeanne Pomerleau. Profession : faire connaître les métiers d'autrefois
Serge Lambert

Place publique

Points de vue / livre / LAVOIE, Richard et Bernard GENEST. *Naviguer en canot à glace*

Naviguer en canot sur le chemin qui glisse *Pierre Lahoud*
Canotiers sans défaillances *Virgil Benoit*
Le canotier, véritable archétype de la nordicité *Dominique Sarny*
Un canot singulier, entre local et universel *Michel Valière*

Notes critiques

Une « balade » inattendue dans l'œuvre de Conrad Laforte. Mais qui donc s'y intéresse ?

Monique Jutras
Le Musée d'ethnologie aujourd'hui ou la fin de la maison du pauvre
Philippe Dubé

Notice nécrologique

Roger Pinon (1920-2012) *Bertrand Bergeron*

Prix, honneurs et distinctions *Gisèle Thériault*

Comptes rendus

Annuel

Mémoires et thèses
Musées et expositions
Rapports des institutions

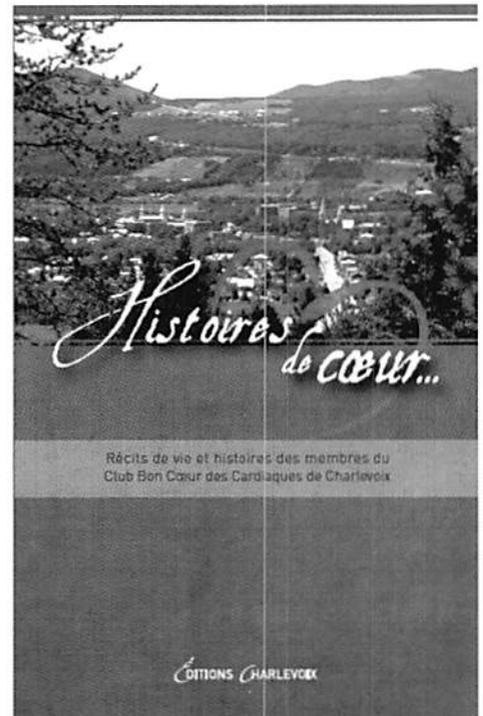
POUR S'ABONNER



Société
Québécoise
d'Ethnologie

Centre Alyne-Lebel
310, boul. Langelier, bureau 242
Québec (Québec) G1K 5N3
ethnologiequebec.org

Le « RABASKA » est le grand canot d'écorce algonquien, ou canot de maître, qui permit la pénétration de l'Amérique par les explorateurs français et canadiens aux XVII^e et XVIII^e siècles puis par les voyageurs jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il évoque l'implantation de la civilisation française partout en Amérique du Nord, son adaptation au continent nouveau et son développement au contact des cultures autochtones et des immigrants qui s'agrégèrent à elle dans les siècles suivants.

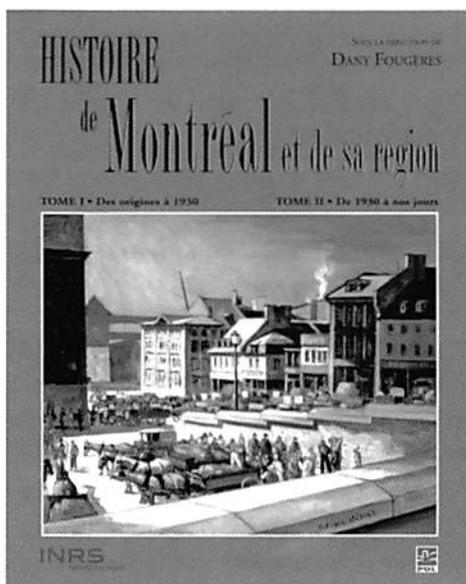


*Madame Réjeanne Labbé de Baie-Saint-Paul est décédée le 5 mai 2013, quelques mois après nous avoir accordé une entrevue racontant ses souvenirs personnels. Le texte présenté ici est un extrait d'un témoignage plus long que vous pourrez lire au complet en vous procurant aux Éditions Charlevoix : Histoires de cœur. Récits de vie de membres du Club Bon Cœur des cardiaques de Charlevoix, un livre paru en septembre 2013. Une feuille de commande est insérée dans le présent envoi afin d'obtenir ce beau livre.

Chronique du livre

Montréal historique et littéraire Par Serge Gauthier

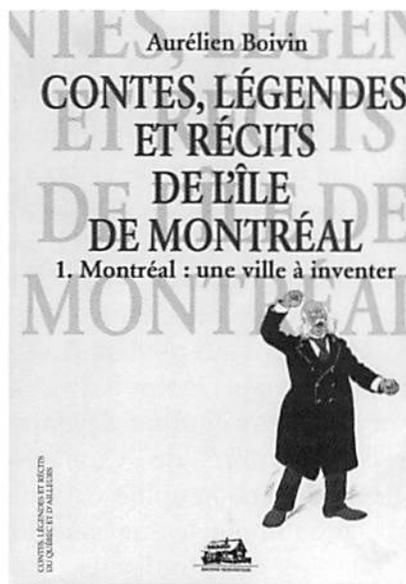
En 2012, il a été beaucoup question de Montréal, surtout à cause des nombreuses manifestations étudiantes qui ont marqué le début de l'année, mais aussi du fait que cette ville célébrait son 370^e anniversaire de fondation (nommée Ville-Marie en 1642). Mais le Montréal historique et littéraire est-il vraiment connu? Pas si certain en fait... Deux livres viennent compenser brillamment cet oubli possible du passé historique et littéraire de cette ville légendaire.



D'abord sur le plan historique, l'impressionnante Histoire de Montréal et de sa région publiée en deux tomes dans la Collection « les régions du Québec » en 2012 constitue une somme inestimable. Sous la direction de Dany Fougère et avec la collaboration de plusieurs historiens reconnus, cet ouvrage ne manque pas d'envergure. La lecture n'en est pas nécessairement simple cependant. Il faut y mettre le temps et s'y atteler. L'expérience en vaut la peine et il n'est plus possible de voir

Montréal de la même manière après la consultation de ces deux tomes historiques. Cette Histoire de Montréal est donc un livre majeur de la collection des « régions du Québec » de l'INRS. Le défi n'était pas simple car le milieu montréalais est varié et même multiple mais le pari est solidement relevé en composant un portrait fascinant et essentiel de la métropole du Québec.

D'autre part, le recueil Contes, légendes et récits de l'île de Montréal (Tome 1. Montréal : une ville à inventer) d'Aurélien Boivin présente des textes littéraires au sujet de cette



ville qui fut « autrefois un village » comme le disait le cinéaste Pierre Perrault. L'ensemble est varié : histoire, légendes, textes d'anticipation, récits coquins, chansons, tout ce qui s'écrit et se raconte autour de Montréal en fait. Bien sûr, le livre ne peut tout relever devant l'immensité du sujet. Aurélien Boivin a même souvent choisi des textes moins connus volontairement et son recueil est donc plein de découvertes. Une belle et unique collection publiée aux Éditions Trois-Pistoles qui

ne cesse pas de surprendre voire d'émerveiller.

Montréal, une ville sans héritage particulier? Sûrement pas après la consultation de ces livres chargés du monumental passé montréalais. Des livres qui appellent aussi à sauver ce Montréal français durement acquis au fil des siècles et qu'il convient de ne pas délaissier dans l'avenir.

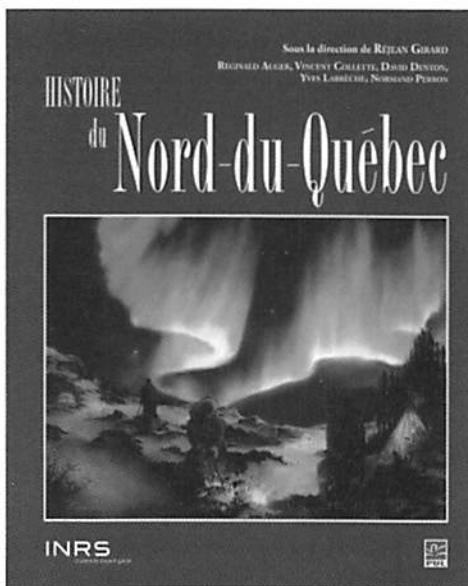
Sous la direction de Dany Fougères. Histoire de Montréal et de sa région (2 tomes). Collection « Les régions du Québec » numéro 21. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012. 1596 pages.

Aurélien Boivin. Contes, légendes et récits de l'île de Montréal (Tome 1. Montréal : une ville à inventer). Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2013. 818 pages.

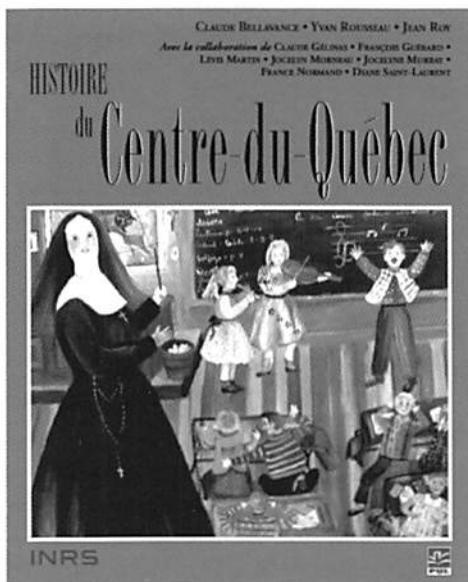
Le Nord du Nord Par Christian Harvey

D'hier à aujourd'hui, l'évocation du Nord dans le discours québécois est une constante. Le Nord mythique, celui des vastes étendues presque désertiques, mais aussi celui du Plan Nord et de ses projets miniers. Cette Histoire du Nord-du-Québec nous offre un portrait fascinant de ce territoire loin des images d'Épinal ou de celles des agences de communications... Et surtout, elle nous présente un portrait complet de son histoire à travers les yeux des trois populations qui l'habitent : les Jamésiens (Québécois), les Cris et les Inuits.

Le défi n'était pas simple, dans ce volume de l'Histoire des régions du Québec, de construire une histoire régionale en donnant la parole à des groupes avec des visions parfois contradictoires voire conflictuelles de l'histoire. Pourtant, au fil des pages, on peut y observer cette appropriation physique et dans



l'imaginaire de ce territoire par ces populations très différentes. Des Jamiésiens venus du Sud du Québec afin d'y trouver un emploi dans les entreprises liées à l'exploitation des richesses forestières et minières. Les difficultés mais aussi les réussites notables des communautés crieuses qui, à la suite de la Convention de la Baie-James et de la Paix des Braves, ont pu commencer à



prendre en main leur développement socioéconomique. Ou encore celui très difficile des Inuits qui ont connu les effets pervers de la « modernisation » de leur style de vie.

Cette histoire régionale nous apporte dans le contexte actuel des éléments de réponse sur cette question essentielle de l'exploitation des ressources naturelles et du partage de ses bénéfiques éventuels pour les Québécois mais aussi pour les Crieux et les Inuits.

Sous la direction de Réjean Girard. Histoire du Nord-du-Québec. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012. 554 p.

Une dernière histoire régionale

Par Serge Gauthier

En 1981, le lancement de l'Histoire de la Gaspésie sous la présidence d'honneur du premier ministre René Levesque avait été un grand événement médiatique. Cette synthèse historique inaugurerait une collection unique sur l'histoire des régions du Québec. Dès 1982, j'ai contacté Fernand Harvey, alors responsable du Chantier des histoires régionales à l'Institut Québécois de recherche sur la culture (IQRC), afin de savoir si une histoire de Charlevoix allait paraître dans cette collection. La réponse fut positive et j'ai rapidement mis sur pied un Groupe de recherche sur l'histoire de Charlevoix en 1982 qui allait devenir la Société d'histoire de Charlevoix en 1984. La Bibliographie de Charlevoix, préambule à une synthèse de l'histoire de Charlevoix, allait ainsi paraître en 1984 aux Éditions de l'IQRC, de même qu'un Guide des archives de Charlevoix en 1985. Puis, le projet a été provisoirement mis de côté et fut relancé en 1995 par Normand Perron devenu directeur du chantier désormais à l'Institut National de Recherche Scientifique (INRS-Culture et Société). Je fus invité à rédiger avec Normand Perron la synthèse de l'Histoire de Charlevoix qui allait finalement paraître en novembre 2000. Une belle histoire qu'il faudra un jour raconter plus longuement...

Vingt-trois synthèses d'histoire régionale devaient paraître dans la collection. Une œuvre colossale s'échelonnant de 1981 à 2013. L'Histoire de Charlevoix en est le numéro 14. Ce travail de longue haleine a réuni les plus grands historiens de toutes les régions québécoises. Une réussite trop peu connue et que nous saluons ici avec fierté avec la parution du dernier livre de la collection consacré au Centre-du-Québec. Cette région autrefois connue aussi sous le nom des Bois-Francs comprend notamment les villes de Victoriaville et de Drummondville. La description de l'histoire de cette région est fiable, précise, conduite avec un sérieux indiscutable. Cet espace régional s'inscrit ainsi dans le grand ensemble québécois complétant de ce fait le remarquable panorama historique du Québec et de ses régions.

Ces vingt-trois livres d'histoire méritent notre attention. Il y a là un héritage indiscutable. Se retrouvent-ils dans toutes les bibliothèques du Québec? Cela reste à voir. Il faut certainement l'espérer. Il faut noter qu'ils sont tous à la bibliothèque de notre Société d'histoire de Charlevoix et disponibles à la consultation de nos membres. Il ne faut pas hésiter à se référer à ces ouvrages de qualité qui sont une référence sûre. Un rappel d'une culture et d'une histoire toute québécoise. Ne manque maintenant que le pays qui va avec cet héritage régional et qui tarde encore. À nous de dire je me souviens et de compléter ce travail encore inachevé d'affirmation collective.

Claude Bellavance et al. Histoire du Centre-du-Québec. Collection « Histoires régionales » numéro 23. Québec, Presses de l'Université Laval, 2013. 1021 pages.

Procurez-vous le drapeau de Charlevoix sans tarder !

Déjà de nombreux Charlevoisiens et Charlevoisiennes ont adopté le drapeau de Charlevoix. Ils affichent ainsi leur fierté charlevoisienne et témoignent de leur héritage historique régional.

**Disponible en format 24X36 avec corde et cabillot
30\$ l'unité (10\$ de frais de poste) soit 40\$**

Faire un chèque au nom de la Société d'histoire de Charlevoix et postez à l'adresse suivante :

**SHC, 156, de l'Église, la Malbaie
(Québec) G5A 1R4**

Vous pouvez aussi acheter le drapeau sur internet : www.shistoirecharlevoix.com

***Le drapeau de Charlevoix,
un patrimoine unique
à se procurer absolument
à l'occasion du
30^{ième} anniversaire
de fondation de notre
Société d'histoire***





Ce numéro de la Revue d'histoire de Charlevoix ainsi que l'exposition consacrée au peintre Robert Cauchon tenue du 19 au 22 septembre 2013 à l'Hôtel de ville de Clermont ont reçu l'appui financier des institutions et organismes suivants :



POWER CORPORATION
DU CANADA

Docteur Jean-Luc Dupuis



Desjardins
Caisse de Clermont



Ville de Clermont

Merci aussi aux personnes ayant prêtées des œuvres pour l'exposition.